

Gilles Vidal

MÉMOIRE MORTE



Zone d'ombres



MÉMOIRE MORTE

Gilles Vidal



Éditions Asgard est propriété de Lokomodo

Collection Zone d'Ombres
Sous la direction de Thomas Bauduret

Copyright © SARL Lokomodo 2011
Tous droits réservés
© Asgard 2011

Illustration de couverture : Nemo Sandman
Mise en page intérieure : Thomas Riquet

ISBN : 978-2-9191400?-?
Dépot légal : septembre2011

SARL Lokomodo
4, impasse du Nord - 78510 Triel-sur-Seine

Courriel : contact@editions-asgard.com
Site internet : <http://www.editions-asgard.com>

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

Toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels
ne pourrait être que fortuite.

Mémoire morte : Mémoire non volatile qui ne s'efface pas lorsque l'ordinateur qui la contient n'est plus alimenté par l'électricité ; mémoire qui ne peut être ni programmée ni supprimée par l'utilisateur.

*Les enfers de l'esprit sont bien plus vastes que l'espace,
plus noirs que la nuit entre les mondes.*

Clark Ashton Smith

*Si la nuit est noire, c'est pour que rien ne puisse nous
distraire de nos cauchemars.*

Bill Watterson

Prologue

Juillet 1984

« Reggae night
We come together when the feeling's right
Reggae night
And we'll be jamming till the morning light,
mmm, hmm, oh, oh »

La sono qu'il avait installée dans sa nouvelle Golf GTI faisait des merveilles : la cassette du dernier Jimmy Cliff s'y époumonait avec luxe de basses et de basculements stéréophoniques. Il était heureux comme jamais. Il faisait beau en plus, très chaud, l'été et les vacances s'annonçaient magnifiques. Bref, la vie était belle.

Il roulait comme une flèche sur cette départementale toutes vitres grandes ouvertes, sans même s'en rendre compte, tant la direction assistée était pleine de souplesse dans les courbes, les changements de vitesses accomplis presque avec le petit doigt. Il pensait aussi à sa petite famille qui l'attendait : la femme qu'il aimait et son jeune fils.

À la sortie d'un virage, alors qu'il chantait à tue-tête, il vit, déjà engagé à moitié sur la route, un gros tracteur orange. À peine à trois cents mètres de lui.

Les mots baragouinés s'étranglèrent aussitôt dans sa gorge. Il appuya instinctivement sur la pédale de freins, mais un peu trop sèchement, faisant riper l'arrière de la Golf qui se mit à chasser, un coup à droite, un coup à gauche.

Le long crissement des pneus sur l'asphalte brûlante avait couvert la musique, produisant un miaulement strident qui lui déchirait les oreilles, tandis qu'il tentait de maîtriser son véhicule par de petits coups de volant instinctifs.

Il était totalement paniqué, ses yeux étaient exorbités.

De son côté, heureusement, le conducteur du tracteur

n'était pas resté inactif, comme ces lapins qui demeurent hypnotisés dans les pinceaux de phares. Dans une sorte de sursaut spontané, il avait effectué une brutale marche arrière qui avait fait sauter comme une carpe son engin.

D'au moins deux mètres.

Et cela avait suffi.

La Golf frôla finalement les roues avant du tracteur en dérapant sur le bas-côté opposé et réussit à miraculeusement se redresser quelques dizaines de mètres plus loin.

Les regards des deux hommes avaient juste eu le temps de se croiser, en une seconde subliminale de temps suspendu.

Deux regards hantés par la peur, la curiosité puis le soulagement.

Il était loin, très loin même, les jambes flageolantes dans sa Golf roulant désormais au ralenti, le ventre noué, la bouche sèche, pour entendre les hurlements d'horreur et de désespoir du paysan qui claquaient dans l'atmosphère surchauffée de la campagne, ses mains cagneuses tendues hystériquement vers le ciel bleu turquoise.

*Trop loin pour savoir que des vies venaient de se briser.
Inexorablement.*

Automne 2010

Chapitre 1

Carl Frot ne se réveilla pas vraiment en sursaut. Il avait au contraire l'impression d'avoir passé des heures, oui, des heures, longues, lourdes, tenaces, entre le sommeil et la réalité. Une sorte de *no man's land*, de tunnel, de continuum étouffant sans issue où tout un fatras d'images s'étaient entrelacées, télescopées, les images de la journée passée combinées à d'autres extirpées du gouffre de ses souvenirs.

Sans parler de celles inconnues, inquiétantes et vaguement barbares, sur lesquelles il n'aurait pu apposer la moindre étiquette.

Il se dressa sur le lit comme un mort vivant de sa tombe, essuya la sueur à l'odeur âcre qui dégoulinait dans son cou. C'était bizarre comme sensation : sa tête paraissait brûlante alors que ses bras, eux, qu'il ne pouvait s'empêcher de mettre toujours hors des draps, étaient quasi glacés.

Puis, il lui semblait aussi qu'il y avait eu un ou des bruits suspects, inquiétants, dans la maison. Mais il ne se souvenait pas vraiment.

Néanmoins, cette pensée fit frémir son échine en un long courant de gamme xylophonique. Il sentit simultanément une crampe se former sur sa cuisse droite.

Il fit un effort pour regarder le réveil posé sur la table de chevet : les aiguilles fluorescentes indiquaient trois heures vingt.

Non, se dit-il, j'ai dû me tromper. Ce ne sont que de stupides craquements. Le bois est stupide, de toute façon. Il bouge, s'étire, se resserre sans arrêt, obéissant comme un brave petit soldat au taux d'humidité de l'air.

Non, se convainquit-il, ce n'est pas possible, il ne se passe pas ce genre de choses, ici.

Il avait beau réfléchir, il ne se souvenait pas d'avoir entendu parler de cambriolages, de casses, d'agressions violentes dans son quartier, qui était paisible. Même s'ils n'avaient aménagé que depuis un an à peine. Ailleurs, dans d'autres secteurs de la ville, sûrement que ce devait être plus tendu.

Mais ici, non, il ne voyait pas.

Non, il ne s'était rien passé.

Enfin, presque.

Tout lui revint d'un coup, et il se demanda aussitôt comment il avait pu oublier : oui, il s'était bien produit un événement qui, l'été dernier, avait secoué son pâté de maisons de l'apathie générée par un début de canicule. Mais ce n'était pas le fait d'étrangers, mais des habitants eux-mêmes.

Un matin de fin juillet, on avait en effet retrouvé un de ses voisins, mort dans son garage, avec trois balles dans la poitrine tirées à bout portant. Albert Bréguet, il s'appelait, il s'en souvenait maintenant parfaitement. Quand les pompiers et les policiers étaient arrivés sur les lieux, alertés par une voisine, son corps était encore souple et chaud.

Le coupable s'était rendu de lui-même en fin de matinée. Ce n'était autre que Louis Fellous, le propriétaire de la maison mitoyenne de Bréguet, un sexagénaire veuf souffrant, avait dit un expert psychiatre que Carl avait vu quelque temps plus tard à la télé, d'un « syndrome abandonnique ».

Fellous avait tué Bréguet par vengeance, persuadé que c'était lui qui avait empoisonné Benny, son chat adoré. La mort de son fidèle compagnon à quatre pattes l'avait plongé dans un désarroi et une douleur tels qu'il ne dormait plus, ne s'alimentait plus.

« Il n'y a que lui qui a pu tuer Benny, alors je ne regrette rien », avait-il expliqué aux policiers lors de sa garde à vue.

« L'existence est parfois un vide pour certains, que les chats viennent combler », avait dit aussi l'expert psychiatre de la chaîne de télé. Il avait précisé que l'on ne saurait jamais si c'était Bréguet qui avait empoisonné la bête.

« Mais », avait-il sobrement conclu, « la vie d'un chat vaut-elle celle d'un homme ? »

Enfin, même si on n'est à l'abri de rien, ce fâcheux fait divers est de l'histoire ancienne, se dit Carl, toujours redressé sur son lit.

Il tourna la tête sur sa droite, un peu plus loin dans la chambre, là où reposait Diane, sur un petit lit pareil au sien.

Ils avaient décidé de faire lit à part trois mois auparavant, quand Diane en avait eu assez de subir ses remuements récurrents. Quand elle en avait eu assez aussi d'entendre ses ronflements près de son oreille et qu'il eût refusé d'utiliser ces sprays censés réduire les vibrations des tissus souples du fond du palais. Il lui avait alors parlé de ce qu'il avait lu sur Internet, sur un forum dédié aux problèmes médicaux, comme quoi ces nouveaux produits n'étaient pas aussi efficaces que ne le vantait leur publicité et que l'on ne savait pas encore si des effets négatifs pouvaient survenir après une longue utilisation.

Mais ils s'étaient disputés si violemment sur le sujet – c'était certainement leur seule et unique scène de ménage depuis qu'ils se connaissaient –, qu'ils avaient décidé de cette solution d'un commun accord.

Leur grand lit avait donc atterri dans la chambre totalement vide qui jouxtait la leur – censée être celle de l'enfant qu'ils n'avaient toujours pas –, et ils s'étaient fait livrer ces deux

petits lits très confortables grâce à leur sommier inclinable au besoin.

Bien sûr, quand il s'agissait de faire l'amour, c'était une autre histoire. L'acte une fois accompli, il lui fallait assez vite retourner sur son matelas, la queue basse.

La tête toujours tournée vers la couche de Diane, il concentra toute son attention dans le noir, jusqu'à repérer enfin son souffle, régulier, apaisé et apaisant. En se penchant un peu plus, il appréhenda sa tête, qui était tournée vers le côté opposé. Il devinait plus qu'il ne la voyait, sa chevelure bouclée dont la blondeur, dans la pénombre épaisse, avait viré en un étrange safran.

Tout allait pour le mieux.

Ces bruits qu'il avait entendus...

Mais il se passa...

Quoi au juste ?

Ce n'était pas vraiment un bruit, ou un choc, non, mais *quelque chose* de furtif, d'impalpable, une présence qu'il sentait et qui semblait le cerner, l'envelopper : tous ses sens étaient désormais en alerte, affûtés en diable.

Il se remit à suer abondamment.

Sa nuque se raidit.

Une masse épaisse et indicible partit de son estomac et remonta lentement jusqu'à sa gorge, comme une boule de bowling sur sa piste de bois ciré.

Ça lui donna comme l'envie de vomir. Les poils de ses jambes se hérissèrent à l'unisson et, pour finir, un vent de panique le balaya tout entier.

Il chercha de la salive en déglutissant péniblement, puis, lorsque son corps retrouva un peu d'apaisement, il tenta de se raisonner.

— Il n'y a personne, murmura-t-il même, pour se donner contenance. Personne.

Mais le malaise subsistait en lui, tenace.

Qu'allait-il faire ? Oublier l'incident, faire comme si de rien n'était et essayer de trouver le sommeil ? Mais comment se rendormir maintenant, avec toute cette

angoisse impalpable qui l'emprisonnait comme une toile d'araignée ?

Ou bien prendrait-il son courage à deux mains et descendrait-il au rez-de-chaussée, pour vérifier que toutes les issues étaient bien verrouillées ?

Au risque...

Au risque de quoi au juste ? C'était un homme quand même, dans la toute-puissance physique de ses trente-cinq ans, il n'allait pas se conduire comme un poltron.

Il réfléchissait sur la conduite à tenir lorsqu'il entendit, distinctement cette fois, une sorte de craquement provenir du bas des marches de l'escalier.

Non, il ne rêvait pas, là, il se passait bien quelque chose.

Alors, après avoir inspiré profondément, il se décida.

Sans faire un bruit, après avoir vérifié une nouvelle fois que Diane dormait toujours aussi profondément, il descendit de son lit. Il enfila le pantalon de survêtement qui gisait au sol, tirebouchonné. Il chaussa ses mules, puis s'avança jusqu'à la porte d'entrée de la chambre à pas comptés.

Alors qu'il se trouvait sur le palier, le craquement se reproduisit, mais en plus sourd cette fois. On aurait même dit plutôt le son d'un froissement, d'une friction feutrée, comme celle, bien improbable, d'une toile émeri sur une étoffe de soie. Il se crispa de nouveau et la même boule épaisse qu'il avait ressentie un peu plus tôt au fond de son estomac se rappela à son bon souvenir, remontant le long de ses intestins puis de son œsophage.

Il s'appuya à la rampe de l'escalier et expira par saccades en penchant la tête, en attendant que cela passe.

Allons, il devait y aller.

À tout prix.

Mais il hésitait entre deux options : descendre l'escalier toujours silencieusement, ou bien au contraire faire le maximum de bruit, afin de faire détalier le probable, le possible visiteur.

D'un côté, dans la première option, se trouver face à face avec un inconnu peut-être armé n'était pas très agréable

comme perspective... Par contre, en faisant du boucan, l'autre – un cambrioleur ? –, dérangé dans ses manigances, s'enfuirait, à coup sûr...

Mais s'ils étaient deux en fin de compte ?...

Ou pourquoi pas trois ?...

Il opta finalement pour la deuxième solution.

Après avoir gonflé ses poumons en bombant le torse, comme un nageur s'apprêtant à plonger dans un bassin olympique, il s'élança dans la volée de marches en les frappant exagérément de manière saccadée. Il en rajouta même, en disant assez fort – mais pas trop, afin de ne pas réveiller Diane :

— Que se passe-t-il en bas ?...

Il avait eu raison, car à peine eut-il prononcé ces mots, qu'il entendit l'écho d'une fuite précipitée au rez-de-chaussée. Cela l'encouragea à presser l'allure. Il déboula ainsi dans le salon, et eut juste le temps d'apercevoir une ombre, pas très grande. Une ombre qui filait comme un feu follet vers la porte de la salle à manger donnant sur la cuisine.

Se sentant de plus en plus en confiance, ayant presque retrouvé tout son aplomb et sa lucidité, il se précipita à la poursuite de cette sorte de fantôme. Mais alors qu'il n'en était plus qu'à quelques mètres, qu'il pouvait commencer à en discerner les formes, et à l'attraper, pourquoi pas, par cette soudaine témérité qui s'était emparée de lui, son pied droit roula sur un objet et il partit en chute libre, les jambes en avant.

Quiconque aurait assisté à son vol plané l'aurait sans doute trouvé spectaculaire, mais il retomba finalement sur les fesses, évitant ainsi de se cogner le crâne, ayant eu l'à-propos d'amortir le choc avec ses avant-bras. Sans doute un vieux réflexe qui devait dater de son adolescence, quand il prenait assidûment des cours de judo. Il s'était fait mal néanmoins, au coude droit, qui commençait déjà à le lancer, ainsi qu'au coccyx.

— Putain... merde !... jura-t-il en se redressant péniblement. Bordel de bordel !...

Brusquement, alors qu'il ruminait sa douleur tout en tâtant simultanément le carrelage à la recherche de l'objet qui l'avait fait trébucher, le plafonnier s'alluma, comme une détonation, déversant dans la pièce une lumière trop crue qui l'aveugla.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine et il poussa un cri plaintif.

Chapitre 2

La nuit était noire, sans lune.

Comme il avait éteint les veilleuses par mesure de sécurité, ne les rallumant que par intermittence, chaque fois une fraction de seconde pour visualiser un ou deux repères, il roulait très lentement.

Bien sûr, si des voitures venaient, il pourrait vite les détecter avec leurs phares. Se mettre sur le bas-côté de la route, et attendre qu'elles passent.

Mais il n'y avait pas âme qui vive pour le moment : c'était tant mieux.

Il avait mal au crâne, comme si on lui avait fondu de l'acier à l'intérieur.

Ses yeux le démangeaient. Mais il ne se les gratta pas, sachant pertinemment que cela aggraverait les choses.

Il pencha le buste vers la droite et jeta un regard dans le rétroviseur, mais ne put se voir vraiment dans la pénombre. À peine entrevit-il le mouvement d'une face blanchâtre de zombie. Il baissa la vitre qui couina, se racla la gorge et cracha le plus loin possible.

Il se maudissait à l'instant. Mais c'était ainsi : tantôt s'adorant, tantôt se haïssant. Un sempiternel tango psy-

chotique durant lequel les danseurs se mordaient le cou à tour de rôle. Mais quand on avait mis le doigt dans cette sorte d'engrenage, il était difficile de revenir en arrière et d'envisager les choses avec clarté.

Non, la soif dominait, la soif de toujours continuer, jusqu'à ce que le néant se referme sur lui.

Il eut un frisson brutal qui tordit son corps comme s'il eût été en pâte à modeler. Une coulée épaisse de sueur froide lui envahit les épaules et le torse, se mêlant aux vieilles odeurs nauséabondes accumulées.

Il approchait de sa destination.

Il n'était plus très loin.

Un, deux kilomètres ?

Pas plus en tout cas.

Bang. Merde, le coffre, se dit-il.

Il ralentit, s'arrêta, ouvrit la portière. Il se pencha et tordit le cou : non, le coffre ne s'était pas ouvert. Il avait dû rouler sur un truc. Mais il ne pouvait pas vraiment avoir confiance en cette charrette d'un autre âge toute déglinguée. Un banal contrôle de police, et il n'y couperait pas, immobilisée illico. Puis, de toute façon, que valait au juste la carte grise ?... De jour, il devrait se montrer encore plus prudent à l'avenir. Il préféra évacuer ces sombres pensées et se concentrer sur la route.

Il arriva enfin à l'endroit qu'il avait repéré.

Ces connards devraient revoir leur système de sécurité, se dit-il en ricanant.

Il se gara, puis coupa le moteur. Il resta ainsi pendant cinq bonnes minutes, tous les sens aux aguets.

Rien.

Pas un bruit.

Le gardien de nuit était beaucoup trop loin, et de toute manière, il savait qu'il ne s'aventurerait jamais jusqu'ici.

Il descendit de voiture, ferma doucement la portière. Puis il alla ouvrir le coffre avec mille précautions.

La masse oblongue était là devant lui, enveloppée de plastique gris foncé.

Il respira un grand coup, s'arma de courage. Puis il l'attrapa d'un seul effort, la hissa sur ses épaules et partit au loin en titubant un peu sous le poids.

Il pensa aussi, pour se donner du cœur à l'ouvrage, à ce qui se passerait le lendemain matin, quand la machine se mettrait en route – « tchacatchac, tchacatchac », ou mieux « hamburger, hamburger », ce qui le fit glousser –, et que désormais, la place était libre pour une nouvelle pensionnaire.

Sur ce, les mâchoires de la nuit se refermèrent, avalant la silhouette et son fardeau.

